

néral lui-même vint me frapper sur l'épaule, et me montra du doigt le drapeau blanc hissé sur la citadelle. Du revers de son gant il essuya une larme. Vous dire ce que je ressentis en ce moment m'est impossible, je n'entendais plus siffler les obus, j'aurais voulu être tué sur place. Ceux qui n'ont pas vu les yeux du général quand le canon gronde, ne savent pas l'effet produit par une larme tombée de ces yeux-là (*Lettres de Roger de Ternes*.)

Au même moment cessait le feu de la batterie Saint-Augustin, et deux coups de canon, les derniers qui retentirent sur la rade, restaient sans réponse. Il était environ quatre heures du soir, quand nous quitâmes ces ruines.

Tous les forts arborèrent immédiatement le pavillon blanc à l'exemple de la citadelle. Le général avait envoyé le loyal major Maury à bord du vaisseau amiral pour traiter de la capitulation. Le feu cessa de part et d'autre, et les choses restèrent ainsi jusqu'à neuf heures du soir.

J'étais monté à la citadelle, où je trouvai le général se promenant seul dans la casemate. Les officiers de son état-major respectaient son silence. De temps à autre il s'arrêta, ses épais sourcils se contractaient, et ses yeux noirs lançaient des éclairs. Dieu seul sait la lutte qui se passait alors dans son âme.

“ Sur combien d'hommes puis-je compter, si la capitulation n'est pas acceptée ? me dit-il, en m'apercevant. — Sur mille ou douze cents, mon général. — C'est assez pour la garnison du camp retranché et de la citadelle ; et nous pouvons, en abandonnant la ville, prolonger au besoin la défense de quarante-huit heures. Ce serait un devoir sacré si nous avions seulement une vague

espérance de secours.” Il continua quelques instants sa promenade silencieuse, revint à moi, et me dit : “ Aujourd'hui ce serait un suicide inutile.”

Je regardais avec une profonde émotion ce glorieux et loyal soldat, ce conquérant, ce vainqueur d'Abdel-Kader et des Arabes, qui n'avait jamais connu de défaite, cet héroïque défenseur de la société et de la civilisation chrétienne, aujourd'hui vaincu, prisonnier de guerre, à la merci d'un ennemi obscur, qui ne devait ses succès qu'au nombre, à la trahison, à la perfidie et à la ruse. Son teint était pâle, mais nul sentiment violent ne contractait les traits de sa noble et belle figure ; bientôt on n'aperçut sur son front que le calme d'une volonté inclinée sous la main de Dieu.

Il revint alors à nous, et nous expliqua les motifs qui l'avaient engagé à envoyer un parlementaire à l'amiral Persano. L'armée de terre ne s'était emparée jusqu'ici que de redoutes en terre éloignées de nos ouvrages. Elle commençait même à peine le siège, car l'occupation momentanée du Lazaret eût tourné infailliblement contre elle, sans l'attaque de la flotte. C'était donc bien l'amiral Persano, et non le général Fanti, qui avait hâté la reddition de la place. Il ajouta que le même résultat eût pu être obtenu depuis dix jours, si l'amiral avait moins douté de ses forces, que rien ne l'empêchait alors de couler nos canonnières, de démonter nos batteries, à une distance où nos canons ne pouvaient l'atteindre ; mais que le bon Dieu, qu'il fallait toujours bénir même dans les revers, nous avait évité cette honte.

Nous écoutions religieusement ces graves paroles, en attendant le retour de notre parlementaire, lorsqu'un coup de canon, suivi d'une